

« Le Colibri », comment pactiser avec la vie et la mort, le nouveau roman de Veronesi



Sandro Veronesi s'est fait connaître avec « Chaos calme », Prix Strega 2006 et Prix Femina 2008. — © Leonardo Cendamo/Getty Images

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Salué par la critique italienne comme un chef d'œuvre, voire un classique à peine paru, « Le colibri », de Sandro Veronesi, a été couronné par le prix Strega 2020, qui est un peu l'équivalent d'un « Goncourt » italien

Ce roman aurait pourtant bien pu passer pour une sorte d'anti-modèle de littérature hermétique. Il joue avec les codes de la narration dans une structure labyrinthique, s'autorise, comme au temps le plus ultra du nouveau roman, quatre pages d'inventaire détaillé du mobilier d'un appartement, ou s'attarde plus que de raison sur la collection presque complète des romans Urania (science-fiction). Et contrairement à d'autres livres de Sandro Veronesi, alliant sérieux et fantaisie débridée, malheur et souffrance rôdent ici en permanence.

La mort dont il est question n'a rien d'une palpitante énigme de polar, il s'agit bel et bien de la mort ordinaire, celle qui nous guette au coin des bois, des tournants et des maladies, celle qui nous ronge, nous fait peur, nous révolte et parfois nous aspire telle une issue au mal de vivre. Des couples s'y déchirent plus souvent qu'ils ne se réconcilient.

Pas facile, malgré ses allures de rébus en forme de patchwork et ses tristes fatalités, d'écrire un roman aussi ambitieux, et aussi noir, qui se lit cependant facilement, et avec un plaisir

accru plus l'on progresse dans ses près de 400 pages, jusqu'à se trouver captif de la beauté du texte.

Amour lancinant

C'est l'histoire d'un homme, Marco Carrera, surnommé « le colibri » par sa mère parce qu'il tardait à grandir, ce qui s'est finalement produit à 14 ans grâce à un traitement aux hormones. Mais c'est encore l'histoire de ses proches, quatre générations de personnages, ses parents Letizia et Probo, son frère Giacomo et sa sœur Irene, sa fille Adele et enfin sa petite-fille Miraijin. La triste vie conjugale de Marco (comme d'ailleurs celle de son père) trouve un contrepoint dans l'attirance pure et durable qui le lie depuis son adolescence à Luisa, amour lancinant pourtant, voué à demeurer platonique, entre un homme fidèle et enraciné et une femme volage sans cesse en mouvement.

Mais tout va bien. Marco vit confortablement à Rome dans une ville magnifique où il s'est imposé comme ophtalmologue. Le roman démarre quand le psychanalyste de son épouse, enfreignant une règle de déontologie fondamentale, au nom de sa conscience, se présente à son cabinet pour l'informer qu'il court un grand danger : son mariage est fini depuis longtemps et sa femme va bientôt être mère d'un enfant dont Marco n'est pas le père. Première grosse tuile. Il y en aura d'autres, toutes assez lourdes pour l'assommer, voire le briser.

Résister aux coups du sort

Et comment Marco Carrera fait-il pour résister aux coups du sort qui s'abattent sur lui ? Comme le colibri, ce petit oiseau tropical capable de battre des ailes de manière à faire du surplace, il produit de gros efforts pour tenter de maintenir le statu quo dans sa propre vie. Vain combat, naturellement, bien qu'il détermine un caractère, une manière stoïque d'envisager l'existence. Mais si vous ne voulez rien changer parce que tout est très bien ainsi – « j'y suis, j'y reste » –, le sol bougera sous vos pieds. Vous ne pouvez pas échapper aux lois du temps qui vous emporte. Mais Marco excelle à conserver ce qui le satisfait, ou à changer le moins de choses possible, quand d'autres s'évertuent à s'imaginer et à se transporter sans cesse ailleurs.

Sandro Veronesi plonge le lecteur dans le destin de Marco Carrera et de ses proches en brisant le moule temporel du récit. « Je devais raconter une longue histoire, pleine de douleur, expliquait-il en 2019 dans une interview parue sur le site Ibs.it, après la sortie de son livre. Et je savais que si je l'avais racontée de manière linéaire, je serais parvenu à un point insoutenable, non pour moi ou pour le personnage, mais pour le lecteur. » Trop de faits enchaînés les uns aux autres, de suites téléphonées, d'événements attendus. Au lieu d'avancer pas à pas dans le temps, le lecteur joue à saute-mouton à travers les décennies. L'imbrication événementielle et émotionnelle plutôt que le défilé narratif.

Récit omniscient

S'il y a de quoi se sentir un peu perdu, au début, le récit se met vite en place, d'évocation en évocation, un peu comme dans une mémoire vive, jamais linéaire. L'auteur ne se contente pas de narrations décalées, il verse encore des pièces au dossier, soustraites aux personnages, dirait-on, glissant des documents sous les yeux du lecteur tels que des lettres, des mails, etc., à diverses périodes, pièces sonnant comme autant d'indiscrétions au fil d'un récit omniscient.

De cette manière, le roman ne couvre pas moins de sept décennies, chevauchant les XXe et XXIe siècles, de 1960 à 2030. Amour, mort, deuil, responsabilité, désespoir, liens familiaux, culpabilité, jeu, Sandro Veronesi brasse les thèmes les plus sensibles avec maestria dans ce roman profondément humain.

« L'homme nouveau »

Parmi les personnages marquants, la fille de Marco, Adele, s'est longtemps promenée avec un fil imaginaire dans le dos, comme une escrimeuse, un fil qui la tenait toujours près du mur le plus proche afin que les gens ne s'y jettent pas en passant derrière elle. C'est en se projetant dans l'avenir que Marco l'immobile pourra finalement supporter de vivre, élevant seul sa petite-fille de 2 ans après la mort accidentelle d'Adele. Il renoue les fils du passé et dépasse les vieilles querelles familiales. Cette petite-fille incarne assez curieusement, aux yeux de son grand-père, « l'homme nouveau ».

Adolescente, Miraijin (en japonais, « futur » et « être humain ») a quelque chose de la célèbre Greta de notre actualité. Ce n'est peut-être pas le passage le plus réussi de ce roman extraordinaire, un brin d'optimisme de façade, légèrement édifiant, avant un ultime chapitre somptueux sur le seuil de la mort.



Roman

Sandro Veronesi

Le Colibri

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz

Grasset, 380 p.